

Le *Trio* de B. Martinu est une œuvre classique en style polyphonique. L'auteur a choisi, pour réaliser son projet, trois instruments de teinte particulière : le piano, le violon et la flûte. Il les fait chanter dans leur meilleure tessiture et met tout en œuvre pour les rendre parfaitement indépendants les uns des autres. La réussite est trop parfaite, puisque souvent l'on croit entendre trois solistes jouer ensemble un morceau différent; l'esprit cherche à suivre celui-ci ou celui-là mais ne profite aucunement des effets réalisés par l'ensemble. Cet essai a le mérite d'être direct et courageux. Au demeurant, quantité d'idées sont pleines de saveur et gagneraient à n'être pas étouffées dans ce dédale où s'égaré l'esprit. MM. Marcel et Louis Moysse, M^{lle} B. Honegger interprétaient l'œuvre.

Seul M. Jean Rivier nous aura comblé en cette soirée avec sa charmante *Sonatine* pour violon et violoncelle. L'œuvre se compose de trois mouvements: elle est solidement équilibrée, jamais monotone, assez brève; les thèmes, bien différents de rythme, ont une courbe propre à chacun et un caractère expressif toujours renouvelé. MM. Merckel et Fournier ont mis leurs immenses talents au service de cette belle réussite.

Nous n'en dirons pas autant pour les chœurs *a capella* de M. F. Poulenc; ils sont trop impersonnels pour conserver intacte la réputation d'esprit faite à leur auteur.

Et la *Sonate* pour violoncelle et piano de Claude Debussy terminait en beauté cette agréable soirée.

R. F.

Musique et Poésie Hongroises (21 mars). — Une vivante et spacieuse salle : le théâtre de la Cité Universitaire. Un public nerveux, enthousiaste : des étudiants surtout, français et étrangers; et de nombreux fidèles de la grandissante revue *Yggdrasill*, par qui, partiellement, la réunion est organisée, et dont l'un des efforts primordiaux est de faire mieux connaître parmi nous, grâce à traductions et études, la poésie des divers peuples.

Et c'est que l'un des principaux poètes hongrois d'aujourd'hui est là, en la blancheur monacale de son vêtement de Prémontré : Ladislas Mécs; et sa puissance de diction va être telle que toute la vertu prosodique d'une langue lointaine s'imposera soudain à tous ceux qui entendront. Les mots emportés par le rythme sembleront promulguer leur sens lyrique, avant que soit connu leur sens littéral. La palpitante musique du Verbe se livrera, non encore disjointe des forces de la Nature qu'elle a mission de soumettre et de transmuier.

Nous voici replongés tout d'un coup en la poésie d'avant l'écriture. Au milieu des rhapsodies qui vont de Cité en Cité. Les âges révolus sont rejoints. Pour nous aider en ce dépaysement, d'heureuses traductions auront commencé par nous être lues. M^{me} Antoinette Soulav, M. R. Lefevre-Bel auront ainsi préparé la route où les syllabes éclatantes ou sombres, — mystérieuses ou subitement transparentes, — de l'autre idiome nous emporteront. Et ce sera parmi les images de Providence ou de Destin, d'Angoisse ou de Pitié : *Course dans le Printemps*, ou *Sa Majesté l'Enfant*, ou *les Trois Chagrins du Prince*, ou *la Ballade de l'Univers*.

D'autres poèmes encore; et le temps qui nous entraîne, l'espace qui nous enserme ne nous permettent qu'allusions. Que, du moins, ils ne nous empêchent point de noter combien fut pénétrante et dense, auparavant, la brève causerie de M. Raymond Schwab sur la tradition poétique hongroise. Et aussi combien émouvante la récitation par M^{me} Croiza de *Poèmes* de Petöfi, de Babits et surtout d'Ady. Combien, enfin, apparurent riches de sève, à travers le jeu du violoncelliste Paul Hermann et du pianiste Ivan Engel, les *Rythmes* d'Harsányi, la *Rapsodie en do majeur* de Dohnányi, et *Rondeaux*, *Allegro Barbaro* et *Rapsodie en deux parties* de Belá Bartók.

Claude ALTOMONT.

Société Philharmonique (24 mars). — Un programme prometteur de belles émotions et une certaine déception. Avant tout, *Bardit des Francs*, pour chœurs d'hommes et cuivres seuls, donné en première audition, n'est pas du meilleur Roussel; ou plutôt, il s'agit là d'un Roussel trop différent de celui auquel nous conservons admiration et amour. Visiblement, le souci de l'effet primitif et sauvage (pourquoi diable un pareil sujet!) a embarrassé le compositeur du *Concerto* pour piano et de la *Synfonietta*. La partie chorale, qui domine, assourdit et alourdit le tissu harmonique. Nous irons au Triton, très bientôt, entendre le vrai Roussel.

La *Première Symphonie* de M. Arthur Lourié, assez longue, atteste de vastes intentions, et son souci de grandeur se manifeste notamment dans l'Adagio final. Des réminiscences de Schubert (dans le thème du premier mouvement) et de Schumann (dans un dessin secondaire du Scherzo) gênent un peu, et le développement thématique et l'orchestration manquent parfois de clarté.

Cette œuvre offra un frappant contraste avec la *Cantate pour le temps pascal* de M. Maurice Jaubert pour soli, chœurs et orchestre, qu'animent jeunesse et même envolée, d'une écriture heureuse, pleine de vivacité et de mordant. On a mieux aimé les *Outrages* et les *Sept Douleurs* que l'Alleluia final, d'un caractère ibérique trop poussé.

Le concert commençait par le *Te Deum* (Dettinger) de Hændel, qui ne peut pas ne pas être beau, mais auquel on peut préférer d'autres œuvres de l'auteur du Messie.

Michel-Léon HIRSCH.

RADIO-DIFFUSION

Radio-Paris. — M. F. Raugel produit sa chorale : chants aux contours archaïques (*Prose de l'Ane*, *Chanson de May du roi Saint-Louis*, du XIII^e siècle), madrigaux renaissants de J. des Prés, Jannequin (*Bataille de Marignan*, bien articulée, clamant la « victoire »), chansons populaires du XV^e siècle (*En passant par la Lorraine* et le léger *C'est le Vent frivoltant*), deux chœurs de Franck. Ensemble homogène, témoignant d'une bonne mise au point.

Au piano, le 21, s'il montre une précision un peu sèche dans la *Sonate en la* de Mozart, M. Giesecking interprète Ravel à merveille : les modulations d'apparence imprévues baignent dans une atmosphère harmonieuse où scintille l'esprit (*Sonatine*. *Ondine*).

Festival Lili Boulanger (dir. M^{lle} Nadia Boulanger) : sensibilité frémissante, traduite avec la spontanéité de la jeunesse, atteignant jusqu'à la maîtrise (*Clairière dans le Ciel*). Sujet un peu vaste peut-être, *Faust et Hélène* aurait sans doute bénéficié de l'orchestre si nous n'avions eu à déplorer la disparition prématurée d'une telle âme d'artiste.

Lille et relais. — (Dir. M. Rosenthal) De Vivaldi, le *Printemps*, extrait des *Saisons*, musique à programme, d'autant meilleure lorsqu'elle s'en affranchit; de Liszt une fougueuse *Hungaria*. M. P. Paray dirige sa *Symphonie en ut* : quatre mouvements où se déploie la somme de ses connaissances orchestrales.

Commémorent l'anniversaire de la mort de Cl. Debussy, **Lyon et Bruxelles** (*l'Enfant prodigue*). Cette dernière station a donné par ailleurs une œuvre solide et claire de E. Tinel : *Franciscus* (Conservatoire de Louvain).

Strasbourg s'est signalé par une belle exécution de la *Messe en ut* de Beethoven. Accents sans doute moins profonds que ceux de la *Messe en ré*, mais plus d'abandon, et une foi non moins expansive et pénétrante. Le 26, hommage à Debussy (relais dir. Inghelbrecht). Les Chœurs Raugel détaillent avec finesse les *Trois Chansons de Charles d'Orléans*. L'orchestre donne les *Nocturnes*, les trois. Et le même soir, P. T. T. radio diffuse *Pelléas*, chef d'œuvre inégalé.

Maurice DAUGE.